

University of Groningen

## Une culpabilité « protestante » chez Maxence Van der Meersch ?

Vandermeersch, P.M.G.P.

*Published in:*  
Maxence Van der Meersch, *Écrivain engagé*

**IMPORTANT NOTE: You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.**

*Document Version*  
Publisher's PDF, also known as Version of record

*Publication date:*  
2008

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

*Citation for published version (APA):*

Vandermeersch, P. M. G. P. (2008). Une culpabilité « protestante » chez Maxence Van der Meersch ? In C. Morzewski, & P. Renard (Eds.), *Maxence Van der Meersch, Écrivain engagé* (pp. 271 - 287). Presse de l'Université Charles de Gaulle.

### Copyright

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

The publication may also be distributed here under the terms of Article 25fa of the Dutch Copyright Act, indicated by the "Taverne" license. More information can be found on the University of Groningen website: <https://www.rug.nl/library/open-access/self-archiving-pure/taverne-amendment>.

### Take-down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

*Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.*

# UNE CULPABILITÉ « PROTESTANTE » CHEZ MAXENCE VAN DER MEERSCH ?

Patrick VANDERMEERSCH  
*Université de Groningen*

## LA PART D'(AUTO-)BIOGRAPHIE

Même pour ceux qui portent le même nom que lui et dont la généalogie doit se rejoindre quelque part, Maxence Van der Meersch est resté longtemps un inconnu, même si de temps en temps il apparaissait brièvement comme une énigme.<sup>1</sup> Pour ma part je me rappelle que je l'ai rencontré pour la première fois en cours de français alors que j'étais dans un collège flamand près de Bruges. C'était au début des années soixante, donc dix ans après sa mort. Il y avait trois extraits de son œuvre dans les *Modèles français*, le manuel que nous employions en avant-dernière année des études secondaires, appelées alors « humanités » : quelques lignes de *Corps et âmes* nous conviant en voyeurs à épier la façon dont un des personnages, Fabienne, s'éveille au petit matin dans un compartiment de train, le récit d'une rixe sanglante dans *L'Empreinte du dieu* ainsi que la description d'une maison anversoise tirée du même livre – mais rien sur la façon dont Maxence s'était mêlé de religion<sup>2</sup>. L'auteur du manuel, un jésuite, avait bien caché ce qui pouvait faire scandale ! Rentré à la maison, je demandai à mon père si Maxence était de la famille. Je reçus quelques

---

1. Son nom de famille est écrit en un mot sur son acte de naissance. La graphie en un ou trois mots est d'ailleurs flottante dans la famille, tout comme l'usage des majuscules. Il n'y a pas que Maxence qui aimait la particule.

2. M. Lizin s.j., *Modèles français*, vol. : Cours supérieur, Bruxelles, Lesigne, 1962, p. 437-440. Les renseignements donnés dans ce manuel sont les suivants : « Maxence Van der Meersch est né à Roubaix. Il a décrit certains milieux sociaux du Nord de la France, les industriels, les contrebandiers : *La Maison dans la dune*, *L'Empreinte du dieu*. *Corps et âmes*, publié en 1942, est un vaste et sévère procès de certaines mœurs médicales. Cet auteur écrit avec une vigueur puissante en tableaux qui ont la clarté et la précision de photos de film. Son style est évocateur et simple, trop peu soigné souvent. »

phrases embrouillées sur un homme bizarre vivant avec un chien dans une maison dans la dune mais que, non, il n'était pas de la famille. En vue de ce colloque je suis allé questionner mon grand-oncle Yves, le doyen de la famille, qui m'a dit que le frère de mon grand-père, tous deux décédés, avait étudié la chose mais que, non, il n'était pas de la famille. Étant marqué par mon expérience d'analysant et d'analyste, j'ai eu souvent l'impression que tous ces « non » voulaient en somme dire : « Tu peux être tranquille, il n'est pas de la famille », comme si Maxence représentait quelque chose à occulter dans notre roman familial. J'ai alors déroulé le long arbre généalogique de près de deux mètres que nous possédons, j'ai scruté les *Fragments généalogiques de la famille Van der Meersch*<sup>3</sup> mais, bien sûr, je n'ai pas trouvé Maxence. En revanche, j'ai vu qu'au tournant du dix-huitième au dix-neuvième siècle nos ancêtres vivaient tous dans les environs d'Ypres, plutôt au nord de cette ville, donc pas si loin de ce Dentergem où l'arrière-grand-père de Maxence, né en 1806, aurait été boulanger<sup>4</sup>. Peut-être qu'il y a quand même du sang commun qui coule.

Quant à la problématique qui est à la source de nos écrits, il n'y pas de doute : nous partageons pas mal de choses. Quand on demande à Maxence pourquoi il a écrit *L'Empreinte du dieu*, il nous dit dans un manuscrit inédit qui vient d'être publié :<sup>5</sup>

Parce que j'aime mon Pays de Flandre, et que j'ai voulu le faire mieux connaître.

C'est un pays plus curieux, plus pittoresque, plus spécial qu'on ne pense. Tout plein des souvenirs de la domination espagnole, il en a gardé le goût de la violence, des couleurs éclatantes, du vacarme, de la joie, de l'opulence. Mais il garde de l'Espagne aussi, à côté, et sans contradiction, l'amour du sévère, du grand, de l'ascétique.

Sans connaître ce texte, j'avais écrit dans postface à *La Chair de la passion* quelque chose de la même veine<sup>6</sup> :

Sous la lumière brutale et parfois crue du Sud, l'intériorisation de l'agressivité ainsi que la fierté qui se mue en respect pour Dieu – et pour Lui seul – osent se montrer sous leurs formes les plus charnelles. Même si, dans la nuit, le sang devient noir et les ocres discrets, quelque part une torche fait luire les

3. A. Van der Meersch, *Fragments généalogiques de la famille Van der Meersch. Branche d'Ypres*, Anvers, Le Papegay, 1942.

4. T. Bonte, *Van der Meersch au plus près*, Arras, Artois Presses Université, 2002, p. 20 et p. 22, note 11.

5. M. Van der Meersch, « Pourquoi j'ai écrit *L'Empreinte du dieu*. Manuscrit inédit transcrit par Mary Barbier », *Roman 20-50*, n°43, juin 2007, p. 13-15.

6. P. Vandermeersch, *La Chair de la passion. Une histoire de foi : la flagellation*, Paris, Cerf, 2002, p. 259-260.

ors de ce qui continue à vivre. La passion couve toujours sous les cendres et elle n'a pas peur de se laisser raviver pour exalter la mélancolie. L'Espagne connaît, tout comme la Flandre, son intériorité. Elle sait, aussi bien que sa sœur nordique, que l'Absolu ne se laisse pas saisir, mais elle n'a pas peur de crier tout haut le *nada* ! de Jean de la Croix.

Les brumes de Bruges, pas tout à fait morte, n'aiment pas ce bruit. C'est en silence qu'on y broie du noir ou s'y prépare, et si on file la dentelle, ce n'est pas pour en faire des petits riens qui montrent le charme des dessous. Cela n'empêche pas qu'on jouit, quand c'est de mise, pour bien afficher qu'un corps « ça veut ce que ça veut », sans détours.

Mais ce n'est pas seulement cette sympathie pour la Flandre et son vécu complexe qui me relie à Maxence. À l'occasion de ce colloque j'ai été stupéfait en constatant le rôle qu'il a joué dans la diffusion des dévotions que j'aime bien signaler à mes étudiants quand nous faisons un voyage d'étude en France. Avec pas mal d'ironie j'ai l'habitude de leur faire chercher dans chaque église que nous visitons les saints typiques de la Restauration catholique française, qui est en somme un nouveau catholicisme. Je leur fais voir comme il se nourrit de dévotion et de culpabilité, comme il admire ce qui est petit et exalte le bon curé d'Ars et la petite sainte Thérèse. Jusqu'il y a quelques mois, je ne savais pas que Maxence avait écrit précisément sur ces saints-là et qu'il avait provoqué une telle polémique sur Thérèse de Lisieux. Ce colloque me donne donc l'occasion de revenir sur cette apologie de la culpabilité et cette admiration béate de ce qui est petit et humble. Je voudrais confronter ces idéaux du catholicisme français avec quelque chose de similaire mais foncièrement différent, la culpabilité protestante ou, pour être plus précis, la culpabilité calviniste.

## DEUX FORMES DE CULPABILITÉ

Dans *La Chair de la passion* je retrace une expérience qui m'a fort marqué quand j'ai quitté l'Université Catholique de Louvain pour gagner un endroit où je pourrais penser librement, ce que j'ai trouvé à la faculté de théologie de l'Université d'État de Groningue, tout au nord des Pays-Bas. Pour ceux qui ne connaissent pas la carte religieuse de ce pays, je rappelle qu'on peut la diviser *grosso modo* en trois. Au sud, il y a les catholiques, d'un catholicisme marqué par les efforts de son élite intellectuelle pour se faire reconnaître comme égaux par les protestants après la scission et la guerre avec la Belgique en 1830-1839. On comprend que ces catholiques, très engagés intellectuellement, furent très surpris, puis exécrés, quand Rome fit des difficultés innombrables à leurs théologiens les

plus en vue dont Edward Schillebeeckx. Au centre du pays il y a traditionnellement les protestants orthodoxes, la *Bible Belt*. Dans le Nord, il y a les libres-penseurs, ce qui ne veut pas dire des « mécréants », pour employer une terminologie très Vieille France. Comme le Nord des Pays-Bas est encerclé par la mer et les embouchures de fleuves, des hérétiques de tout bord qui ont dû fuir le Sud s'y sont retrouvés, ne pouvant pas aller plus loin. Cela fait qu'il règne encore toujours à Groningue une tolérance religieuse mêlée d'un scepticisme bienveillant. On s'y rend bien compte que la religion est à distinguer des formes ecclésiales dont elle peut s'habiller, sinon se travestir, et qu'à la racine de chaque religion particulière il y a une expérience de base commune. Ce n'est pas pour rien que Van der Leeuw, professeur de théologie, y a développé la phénoménologie de la religion.

Bien que la faculté de théologie<sup>7</sup> où je suis professeur de psychologie de la religion soit une faculté d'État et ne soit donc pas dépendante d'une église particulière, on y trouve beaucoup d'étudiants venant du protestantisme ou, pour être plus précis et ne pas faire d'amalgame, du calvinisme<sup>8</sup>. Je suis très reconnaissant à une étudiante d'une quarantaine d'années, venant d'une des Églises Réformées des plus strictes, celles où les femmes n'ont toujours pas droit à la parole, qui avait organisé un groupe de réflexion pour faire bouger les choses. En travaillant sous ma direction, elle m'a fait comprendre le problème de beaucoup de femmes comme elle qui plongeaient dans la dépression au moment où elles avaient cru s'être libérées en rejetant les fardeaux que leur église leur imposait. Le processus psychologique devint peu à peu clair : leur culpabilité (ou, pour mieux se faire comprendre en culture catholique : leur sentiment de ne rien valoir) était tellement liée à leur identité personnelle que s'attaquer à ce sentiment-là signifiait en même temps miner cette identité. Il fallait un travail bien plus en profondeur pour s'affranchir de cette culpabilité calviniste.

## **LA CULPABILITÉ CHEZ MAXENCE VAN DER MEERSCH**

C'est en ruminant ce problème que je suis tombé un jour à Londres, chez un bouquiniste, sur une traduction d'un livre

7. Vu les préjugés qui entourent ce mot dans un monde sécularisé, la faculté a changé son nom en celui de « faculté de théologie et des sciences de la religion », ce qui a fait grogner les vieux professeurs qui disaient : « Nous formons donc aujourd'hui la faculté des sciences de la religion et des sciences de la religion ».

8. Cela vaut surtout pour la période où j'y suis entré, en 1992. Depuis lors, on y trouve parmi les jeunes étudiants beaucoup d'agnostiques ou d'athées, qui sont néanmoins très intéressés par le phénomène religieux.

que je ne savais pas être de la plume de Maxence Van der Meersch, *Masque de chair*<sup>9</sup>. Ayant retrouvé l'original français, je fus sidéré. Le livre retrace la biographie d'un homosexuel étouffant dans une culpabilité dont le personnage décrit ne semblait pas pouvoir – et peut-être pas vouloir – se débarrasser. Vraisemblablement, Maxence n'essaie pas de déculpabiliser cette homosexualité et ne tente pas de la faire assumer. Était-ce trop tôt ou Maxence n'était-il pas enclin à pousser dans cette direction ? On est frappé de voir Maxence axer tout son livre sur le mal-être et la culpabilité du personnage principal de ce roman écrit à la première personne. Je dois avouer que je fus irrité par ce « je » qui étale sa culpabilité sous nos yeux. Et le type de cette culpabilité m'apparut comme fort protestante : pas de simples remords liés à des actes précis, mais un sentiment de ne valoir strictement rien, sans pouvoir y changer quelque chose. Je vous lis un passage de la page finale<sup>10</sup> :

Cette ruine calcinée, ce voleur, cet ivrogne, cet adultère, cet incestueux, ce détraqué, ce pédéraste, ce dépravé, ce monstre, irrémédiablement voué à son vice sauf un miracle de la grâce, qui en voudrait encore ? Il n'y a plus que Dieu pour accueillir cette épave ? Il y a encore Dieu. Personne ne descendra jamais trop bas pour Dieu.

Cela rejoint en effet le vécu du calvinisme où l'être humain n'est jamais sûr d'avoir été « élu », comme on dit, tout en ne pouvant rien y faire. Je ne sais pas si ce terme typiquement protestant d'« élection » était connu de Maxence et si c'est pour cela qu'il en a fait le titre d'une de ces œuvres. C'est en tout cas l'occasion de dire deux mots de ce roman.

Le roman *L'Élu* (1937) commence par la description d'une pièce basse où tout est factice<sup>11</sup> :

C'était une petite pièce basse, aux murailles peintes d'un crépi grumeleux qui imitait la pierre de Paris. De fausses poutres soutenaient le plafond. Une cheminée rustique occupait tout le mur du fond. Elle avançait au-dessus d'un foyer de briques rouges une énorme hotte blanche, supportée par deux colonnettes de carton-plâtre patinées.

Et cela continue de la même façon : les bûches moussues n'y sont que pour la décoration, le fauteuil de cuir également car aucun séant n'a jamais aplati son coussin à glands d'or, etc. C'est dans ce décor que nous trouvons Valère, fils de

9. M. Van der Meersch, *Mask of Flesh* (trad. : Mervyn Savill), Londres, William Kimber, 1960.

10. M. Van der Meersch, *Masque de chair*, Paris, Albin Michel, 1958, p. 190.

11. M. Van der Meersch, *L'Élu* (1937) dans l'éd. Rencontre, p. 11.

Siméon Bramberger, souffrant d'une pleurésie dont il ne se remettra pas et qui le mènera au suicide quand il apprendra que son épouse est devenue amoureuse de quelqu'un d'autre. Mais c'est autour du père, Siméon, que le drame se noue. Ce directeur d'usine de dynamite, agnostique, croyant au progrès et à la raison humaine, souffre de ne rien avoir pu faire pour empêcher le suicide de son fils. Il se le reprochera amèrement. Maxence décrit son malheur en employant des paroles qui sont de la même veine que la culpabilité protestante<sup>12</sup> :

Ainsi, il s'est tué de misère, par excès de misère, sans autre raison, sans rien qu'une infinie lassitude de vivre. [...] / Et le responsable, n'était-ce pas lui, Siméon, le père ? Coupable involontaire, inconscient peut-être, mais coupable tout de même !

Ensuite Siméon va être confronté à la mort de son épouse, souffrant du cœur. Il acceptera que celle-ci se fasse consoler par le curé de la paroisse. Son meilleur ami, l'ingénieur chimiste en chef Vhuilst<sup>13</sup>, est un catholique fervent. Cet homme qui a perdu sa femme quand il avait 30 ans, devient de plus en plus son confident. Vhuilst procure discrètement à l'épouse de Siméon, reliée dans une édition faite pour qu'elle n'évoque pas un livre de messe, *L'Imitation de Jésus Christ* de Thomas à Kempis dans la traduction de Lamennais<sup>14</sup>. Ce livre prône, en effet, la religion vécue comme humilité et abnégation et surtout l'acceptation de vérités qu'on ne peut comprendre. C'est surtout cette dernière dimension que nous retrouvons dans les discussions entre Siméon et Vhuilst. Quand il remarque la facilité avec laquelle sa femme malade a été confortée par la religion, Siméon dit<sup>15</sup> :

– Ce que je ne comprends pas, disait Siméon parfois, c'est qu'elle ait pu si vite se tourner vers cette nouvelle voie, accepter un changement de signe qui bouleverse en elle toutes les valeurs, et cela presque sans effort, comme si on l'avait portée. Décidément, l'entendement humain est quelque chose de bien fragile.

– Tu t'en plains ? demandait Vhuilst.

– Non. Mais il y a là pour moi une constatation un peu humiliante. Que si peu de choses séparent le croyant de l'incroyant ! Que tout soit au fond question d'attitude ! C'est comme une faillite de l'intelligence. J'avais cru jusqu'ici que l'intelligence avait son rôle en ce domaine. Je m'aperçois qu'elle n'en a

---

12. P. 165.

13. Prononcé à la flamande, ce nom veut dire : « le plus sale ».

14. P. 176.

15. P. 187.

aucun ! Elle éclaire notre tumulte intérieur, mais ne peut rien pour y porter ordre...

Mais l'acceptation du fait que beaucoup de choses échappent à notre intelligence peut mener à différents types de religion. D'un côté il y a le christianisme de Montaigne, qui est catholique comme il est Périgourdin, qui connaît ses limites mais jouit précisément de ce qui est bien sûr contingent, mais quand même agréable. Dans cette optique la conscience de nos limites nous donne une responsabilité réelle, aussi bien quant à notre propre bonheur qu'à celui des autres. La conscience des limites peut pousser le croyant à agir parce qu'il a confiance en ce Dieu qui a créé l'homme tel qu'il est. Mais c'est à une autre façon de vivre le christianisme que Vhuilst pousse Siméon à la suite de *L'Imitation*. Il insiste sur le pouvoir de la volonté, mais ce pouvoir doit justement mener l'homme au sacrifice de son intelligence avec comme conséquence – pour Vhuilst cela va de soi – de poser des actes de dévotions auxquels on se livre sans retenue intérieure<sup>16</sup> :

– Et tu crois que la volonté, la ferme volonté de pénétrer ces vérités-là, fermées à l'intelligence, peuvent [sic], à défaut, en dépit même de la raison, vous les faire accepter, et admettre ?

[...]

– Dis donc une fois, « je le veux ».

– Eh ! Je le veux !

– Et bien ! à genoux, donc. Prière, chapelet, eau bénite. Pense à Pascal : « Cela vous abêtira. »

– Tu déraisonnes !

– Tu vois bien que tu ne le veux pas.

– Je ne peux pas m'abêtir ! Il a dit cela, Pascal ? C'est un mot épouvantable qu'il a là osé dire !

C'est pourtant cette voie-là que Siméon prendra. Il commencera à méditer de plus en plus le fait que Dieu soit incompréhensible et qu'il faille sacrifier la raison. Les paroles de *L'Imitation* seront citées à un moment crucial<sup>17</sup> :

« La raison n'y peut rien. Il y a un infini qui nous sépare. »  
Et comment pourrait-il en être autrement ?

Il ne faut pas que tu comprennes. Il faut que tout soit incompréhensible, jusqu'à l'injustice, jusqu'à la cruauté. « Si les œuvres de Dieu étaient telles que la raison de l'homme pût aisément les comprendre, elles cesseraient d'être merveilleuses. » (*Imitation*).

C'est vrai. Il ne serait plus infini, s'il était compréhensible.

16. p. 192-193.

17. p. 232-233.



Et ce sacrifice de l'intelligence mènera Siméon aux Mont des Cats, où il envisagera de se faire moine. S'il l'est vraiment devenu, le livre ne nous le dit pas, mais il se termine par la description du passage de la conscience du non-savoir à l'acceptation humble des symboles de l'abnégation de soi. Nous le voyons à l'entrée de l'église<sup>18</sup> :

Il resta là une minute, immobile. Tout son être n'était qu'un appel, une supplication :

- Visite-moi, Vérité, Lumière...

Il s'approcha du bénitier de pierre. Il n'avait jamais compris comme à cet instant l'immense effort que demande le geste, l'abîme qui le sépare de la simple pensée.

Ses doigts se mouillèrent d'eau bénite. Et maîtrisant une véritable honte, la révolte furieuse de la raison et de l'orgueil, il s'imposa, dans l'ombre, un gauche signe de croix.

C'est sur ces lignes que se termine le livre. C'est vraiment le tournant. Et l'eau bénite ne doit pas nous leurrer : il y a bien quelque chose de calviniste dans cette culpabilité, comme le verront bien les théologiens qui s'acharneront sur l'écrivain quand il aura publié sa *Petite Sainte Thérèse*. Malheureusement ils se contenteront de stigmatiser l'écrivain déjà fort malade et s'acharneront sur lui, au lieu d'essayer de comprendre comment cette culpabilité peut séduire quelqu'un. Ces théologiens ne se rendaient pas compte, non plus, du fait que le modèle alternatif de la culpabilité catholique était en train de sombrer.

Car, entendons-nous bien : si je reconnais maintenant fort vite cette culpabilité et si je puis me rendre compte de la séduction dont elle est capable, ce n'est pas pour m'en réjouir ou en faire l'apologie. Au contraire. Et, pour bien définir ma position, je n'aime pas du tout l'*Imitation* de Thomas à Kempis et me range bien plus du côté de Montaigne. Mais, en psychanalyste, on ne sort pas des problèmes avant de les avoir compris. C'est pour cela que ce basculement de Maxence dans une culpabilité protestante est intéressant, et cela non seulement du point de vue de sa psychologie personnelle : elle nous montre d'ailleurs en même temps comment la culpabilité catholique, plus morcelée et dès lors plus supportable, s'est également fourvoyée.

## **LE CURÉ D'ARS ET LA PETITE SAINTE THÉRÈSE**

Les textes de *L'Élu* nous ont déjà fait apercevoir une conception du christianisme qui mènera à la polémique engendrée

---

18. p. 262-263.

par *La Petite Sainte Thérèse* (1947), où on taxera Maxence Van der Meersch explicitement de luthérien. Je n'ai malheureusement pas pu lire toute son œuvre pour voir comment sa pensée s'est déployée, sinon évoluée. Je me suis borné à sonder la *Vie du curé d'Ars* (1942), publiée dans la collection « Pages Catholiques » d'Albin Michel. Cette série comprenait de petits volumes dont – j'ose à peine le dire – une *Vie de saint Joseph* de Catherine Emmerich. Maxence projetait aussi une vie du Christ sous le titre de *Le Nazaréen*, jamais paru. Pour un psychologue de la religion, il aurait été passionnant de voir où il arriverait.

La *Vie du curé d'Ars*, une brochure de 39 pages<sup>19</sup>, est un texte assez décevant. On plaint le grand théologien Marie-Dominique Chenu qui a dû le lire pour donner le *nihil obstat*. Se basant sur la biographie existante de Francis Trochu<sup>20</sup>, Van der Meersch ne fait que grossir l'humilité et la pauvreté recherchées par le curé d'Ars et il insiste, sans l'ombre d'une critique, sur les mortifications que celui-ci s'imposait. Il nous raconte avec une candeur inimaginable les miracles opérés par le saint curé comme s'il faisait la lecture à un enfant pour qu'il s'endorme bien. Pas de note critique non plus quand il décrit en forçant le trait de quelle façon le saint curé se laissa dévorer par les fidèles accourus de toutes parts. C'est un vrai panégyrique de l'homme inculte mais saint qui, selon Van der Meersch, a donné l'exemple d'un véritable christianisme vécu à fond, le seul qui puisse mettre en déroute ceux qui cherchent leur salut dans la raison humaine<sup>21</sup> :

Ce que toute l'intelligence de l'homme, tout son savoir, tout son génie, tout son orgueil doivent s'avouer impuissants à bâtir, cette cité de Dieu qui n'est pour nous qu'un rêve inaccessible, voilà que le plus humble parmi les humbles, un homme qui n'a jamais pu retenir une déclinaison latine ni la grammaire française, qui n'a ni l'intelligence, ni le savoir, ni l'éclat qui fascine, ni l'éloquence qui entraîne, un déshérité de l'esprit, y atteint du premier coup. Avec une simplicité enfantine, il établit autour de lui le royaume de Dieu.

Et ce royaume, ne nous trompons pas, est quelque chose qui nous met mal à l'aise. Grâce à l'activité du curé, le village autrefois « lourd et sans âme », a changé<sup>22</sup> :

19. Du moins dans la deuxième édition de 1951 que j'ai utilisée.

20. Fr. Trochu, *Le Curé d'Ars, saint Jean-Marie-Baptiste Vianney (1786-1859), d'après toutes les pièces du procès de canonisation et de nombreux documents inédits*, Lyon, Vitte, 1935.

21. M. Van der Meersch, *Vie du curé d'Ars*, (Pages Catholiques) Paris, Albin Michel, 1951, pp. 38-39.

22. *Ibid.*, p. 10.

On y aime l'église, les processions, les beaux offices. On y prie plus qu'ailleurs. On y jure moins. Pas d'ivrognes. Et des berceaux partout. En six années, on compte quarante enterrements et quatre-vingt-seize baptêmes. À la mort de l'abbé Vianney, la population d'Ars aura doublé. Le christianisme est une philosophie de vie.

En lisant cela, on se demande où l'esprit critique de Maxence est passé. A-t-il mis sa plume au service de l'approche pastorale du temps ? On comprend qu'on lui ait reproché de verser dans l'idéologie prônée par le régime de Vichy. Heureusement, pour celui qui n'aime pas trop voir des membres de sa famille tombés dans une bondieuserie pas innocente du tout, il y a *La Petite Sainte Thérèse* (1947).

Thérèse Bonte a très bien retracé les machinations assez sordides d'une horde de théologiens qui ont voulu assener le coup de grâce à ce livre parce qu'ils n'aimaient pas du tout le portrait tracé par Maxence.<sup>23</sup> Je renvoie pour le détail de la polémique à son livre ainsi qu'à la préface de Jacques Maître dans la réédition du livre de Maxence en 1997.<sup>24</sup> Je rappelle l'essentiel pour me limiter ensuite à l'accusation de luthéranisme porté contre l'auteur.

Thérèse Martin (1873-1897), entrée en 1888 au Carmel de Lisieux, à la suite de ses sœurs Pauline et Marie, à l'âge de 15 ans, y était morte à 24 ans. Une vie bien trop austère avec des mortifications extrêmes avait eu raison de sa santé fragile. En outre ses supérieures n'avaient pas vu à temps les symptômes de la tuberculose. Thérèse avait vécu son agonie comme une offrande suprême, comme l'acte d'amour par excellence qui consommerait son union au Christ. Seulement trois ans après sa mort, le Carmel de Lisieux entamait déjà une campagne pour la faire canoniser. Cette démarche aboutit, en un temps record pour l'époque, en 1925. Ses écrits autobiographiques, spécialement *l'Histoire d'une âme*, bien revus et corrigés par les responsables du Carmel dont faisait partie Pauline, sa sœur qui vivait encore, étaient largement diffusés. Des photographies fort retouchées de Thérèse étaient en vogue. Elles la représentaient de façon douce, très féminine et langoureusement souffrante, ce qui n'était pas le cas du tout sur les clichés originaux.

23. T. Bonte, *Van der Meersch au plus près*, pp. 199-219 et *Maxence Van der Meersch et La Petite Sainte Thérèse. Les sept dernières années de l'écrivain*, Bondues, Société des Amis de Maxence Van der Meersch, 2007.

24. Dans la collection « Spiritualités » (dir. : J. Moutappa et M. de Smedt), désigné curieusement (Maxence aurait aimé) sur la couverture comme la collection « Espaces libres » : Paris, Albin Michel, 1997. Voir aussi le propre livre de J. Maître : *« L'Orpheline de la Bérésina ». Thérèse de Lisieux (1873-1897). Essai de psychanalyse sociohistorique*, Paris, Cerf, 1997.

Au début du procès de canonisation, en 1915, Pauline avait déposé un mémoire, co-signé par plusieurs autres religieuses, sur l'atmosphère qui avait régné au Carmel du temps de la vie de sa sœur. C'était une attaque en règle contre Marie de Gonzague, la mère supérieure, à laquelle Pauline avait elle-même succédé avant que la première reprît la place à l'élection suivante. On reprocha à Marie de Gonzague d'avoir été non seulement extrêmement sévère et d'avoir introduit des pratiques de mortification à la limite du sadisme, comme celle de se flageller avec des orties, mais aussi d'avoir eu envers Thérèse des réactions contradictoires et imprévisibles. Ce texte aurait dû avoir été tenu secret, mais il avait été divulgué dans une revue franciscaine de Barcelone par un franciscain, le père Ubald. Il fut ensuite utilisé dans la biographie publiée en 1937 par Lucie Delarue-Mardrus<sup>25</sup>. La sainteté de Thérèse apparut alors comme étant surtout de l'héroïsme à supporter toutes les souffrances infligées par les responsables du Carmel de Lisieux.

Maxence a cette documentation devant lui, il se rend compte qu'on cache l'original de l'*Histoire d'une âme* et il ne parvient pas à recevoir des photos non retouchées de Thérèse. En bon romancier il amplifie donc l'héroïsme de Thérèse, à qui il faut redonner, d'après lui, sa psychologie active et bien virile d'une « magnifique Vierge guerrière », qui parvient à affronter l'atmosphère exécrationnelle du Carmel de Lisieux.

Le livre a fait scandale pour trois raisons. D'abord il faisait bien plus qu'égratigner le Carmel qui était d'ailleurs devenu la référence spirituelle du séminaire de la Mission de France qui venait de s'installer à Lisieux en 1942. Que le romancier qui était la figure de proue du catholicisme social se livre à cette attaque en règle, cela ne fut bien sûr pas bien pris. En outre l'auteur professait une opinion personnelle, très appuyée, sur ce qu'était à ses yeux la sainteté chrétienne, opinion qu'on taxa de « luthérienne »<sup>26</sup>. Finalement, il dévoila la part de sado-masochisme incluse dans la dévotion à la gentille petite sainte Thérèse qui ferait descendre une pluie de roses sur terre. La perspicacité psychologique de Maxence Van der Meersch concernant ce dernier élément n'a pratiquement pas été relevée.

Je ne m'attarde pas sur le Carmel de Lisieux qui se sentit agressé et je vais à ce qui a causé le plus de remous, l'opinion de Maxence concernant la sainteté. Pour lui, c'est clair :

---

25. Pour les détails, voir T. Bonte, *Maxence Van der Meersch et La Petite Sainte Thérèse*, pp. 20-23.

26. Personnellement, je dirais plutôt « calviniste ».

Thérèse est au départ « une enfant prodigieusement volontaire et obstinée, ayant déjà une très haute idée d'elle-même, douée d'un amour-propre fort dangereux, et d'un tempérament violent, colérique et absolu »<sup>27</sup>. Mais Thérèse s'est rendu compte de la suffisance contenue dans son désir de devenir une sainte. Elle a appris à se connaître et a accepté d'être comme elle était, sans trop pouvoir changer ses mauvaises inclinations. La chose la plus importante qu'elle ait découverte et à laquelle elle a travaillé, c'est que l'amour de Dieu n'exclut pas l'amour des êtres humains : qui aime Dieu, aime les hommes. Tout en acceptant le sadisme de ses consœurs, elle a fait ce qui était possible pour ramener le Carmel vers son idéal. Mais pour le reste, pas d'avancée spectaculaire dans la réalisation de sa sainteté, pas de « vertus héroïques » mais une humble reconnaissance de son incapacité. Pour Maxence Van der Meersch, on peut résumer l'essentiel du message de Thérèse de la façon suivante<sup>28</sup> :

Cherchez autour de vous. Cherchez en vous. Vous verrez combien le message de Thérèse Martin est vaste et universel !

Il s'adresse à nous tous ! Car combien d'entre nous en sont là ! Nous sommes les éternels pécheurs, désespérés de nous croire inguérisables, sans cesse relevés et réconfortés et sans cesse retombant... Jusqu'au jour où, las de notre misère, las du silence de Dieu, nous rejetons tout le fardeau, nous déclarons inutile la lutte et impossible l'amélioration. Et nous désertons ainsi le combat, sans comprendre que la seule chose qui nous fut demandée pour guérir c'était d'abord cet aveu, ce sanglot d'impuissance, qui seul peut nous sauver.

C'est sur ce point que les théologiens ont réagi de concert. Leurs critiques se rejoignent dans presque tous les articles rassemblés dans ce livre de 562 pages qui a voulu écraser l'auteur au moment où il était déjà extrêmement malade<sup>29</sup>. On lui crédite le fait d'avoir réagi contre « la fade légende de la docile petite sainte à la pluie de roses, aux vertus douceâtres et moutonnières, merveilleusement propres à susciter l'art sulpicien et l'imagerie style première communion »<sup>30</sup>. En revanche, on lui reproche de faire de Thérèse « une sorte de stoïcienne chrétienne »<sup>31</sup>. Van der Meersch aurait dû montrer

27. M. Van der Meersch, *La Petite Sainte Thérèse*, p. 19.

28. *Ibid.*, p. 196.

29. A. Combes e.a., *La Petite Sainte Thérèse de Maxence Van der Meersch devant la critique et devant les textes*, Paris, Éditions Saint-Paul, 1950.

30. M. Van der Meersch, *La Petite Sainte Thérèse*, p. 263.

31. « Ce livre passionné, et profondément émouvant par l'admiration de l'auteur pour son héroïne, constitue une vigoureuse réaction contre les conceptions mièvres et « à l'eau de rose » de la « petite voie ». [...] / Mais cet effet d'art est le résultat de la création d'une atmosphère de haine et de cruauté qui n'a jamais existé. [...] / Il ne donne

que, soutenue par la grâce, elle était parvenue à changer son caractère de façon spectaculaire. Van der Meersch a tronqué le message thérésien<sup>32</sup> :

Mais le caractère propre de la doctrine thérésienne – et ce point capital lui a totalement échappé – consiste précisément à ne jamais séparer : conscience de sa faiblesse et confiance la plus audacieuse, la plus magnanime en la Miséricorde divine et à s'élancer d'un élan décisif, victorieux, vers les plus hautes cimes de la sainteté : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* ».

Van der Meersch rend selon ses détracteurs « un son étrangement luthérien ».<sup>33</sup> On ne voudrait pas que son exemple serve à ralentir l'effort moral du chrétien qui doit travailler hardiment à sa perfection et qui doit être convaincu qu'avec la grâce de Dieu une avancée morale reste toujours possible. On veut des chrétiens actifs, qui s'engagent à fond, et, si le message de Thérèse est tel que Van der Meersch le décrit, l'exemple ne saurait servir.

Les détracteurs ont-ils raison ? Je crois qu'il faut dire – je n'emploie pas le mot : admettre – qu'il y a en effet une sensibilité protestante chez Van der Meersch. En théologien on pourrait prendre sa défense en disant qu'il ne faut pas oublier la tentation du pélagianisme non plus, et cela nous embarquerait dans un long conciliabule sur la nature et la grâce. Ne faisons pas cela et voyons surtout ce que les théologiens ont raté dans leur réplique. Ils ont tiré l'orthodoxie de leur tiroir et l'ont employée comme étalon pour juger les opinions de Maxence. Ils n'ont en revanche pas essayé de comprendre la dynamique psychologique qui a mené non seulement l'auteur de *La Petite Sainte Thérèse*, mais aussi beaucoup d'esprits religieux, à cette façon de concevoir leur rapport à Dieu. Ils n'ont surtout pas vu que leur conception de la culpabilité, plus orthodoxement catholique et peut-être moins dépressive, était occupée à s'écrouler.

Dans cette même perspective, il faut bien voir l'importance de la troisième critique de Maxence dans son livre sur Thérèse, sa dénonciation de la façon dont la dévotion à la sainte se fait. Elle n'a pas été remarquée alors. Pour employer un mot qui ne

---

pas la vraie, l'intégrale physionomie de Thérèse. Il fait d'elle, implicitement, une sorte de stoïcienne chrétienne qui, exploitant par sa volonté obstinée un riche donné psychologique naturel, s'est élevée par la tension du vouloir à un degré héroïque du sacrifice, à travers la haine, l'incompréhension la souffrance de tous les instants. » M.M. Philippon, « La critique théologique », dans : A. Combes e.a., *La Petite Sainte Thérèse de Maxence Van der Meersch*, p. 75.

32. *Ibid.*, p. 78.

33. *Ibid.*, p. 79.

sortait pas encore facilement d'une plume en ces temps-là, je dirais que Van der Meersch s'est rendu compte du sadomasochisme inclus dans cette dévotion<sup>34</sup> :

C'est ainsi que la pieuse cohorte des croyants, plus pressée du reste d'admirer que d'imiter, se représente Thérèse comme une martyre consentante, avide des souffrances, heureuse du froid, de la faim, des injures, souverainement dédaigneuse de sa carcasse, et littéralement acharnée à se détruire elle-même. Un être qui aurait reçu avec délectation les soufflets et les crachats, joyeux d'obéir, de souffrir, et de tendre la gorge au couteau par esprit de résignation ! Et c'est devant cela que le public « croyant » s'exclame. C'est cela qu'il s'en va honorer à Lisieux avec une ferveur pieuse et des cris d'émerveillement. Après quoi il demande à la sainte la guérison d'un rhumatisme ou le renflouement d'une entreprise en menace de déconfiture. Puis il rentre chez lui pour retrouver tout le bien-être possible, et grogner contre sa servante parce que ses matelas sont mal retournés.

J'aurais bien aimé savoir comment le développement de la pensée religieuse de Maxence Van der Meersch se serait poursuivi. Malheureusement, la mort l'a arrêté prématurément. On peut se consoler par la constatation que les remous causés par sa *Petite Sainte Thérèse*, livre vendu à 120 000 exemplaires, ont contribué à faire sortir de l'ombre le texte original de Thérèse et ont suscité des biographies plus objectives comme celle de Jean-François Six<sup>35</sup>. Personnellement je regrette néanmoins que la fougue d'une religiosité passionnée mais critique ait disparu de cette littérature.

Mais ce n'est pas le cas particulier de Thérèse de Lisieux qui m'intéresse, même si c'est vers sa chapelle au Carmel d'Ypres que les promenades avec ma tante Jeanne m'ont souvent dirigé pendant mon enfance. Je me rappelle encore bien la statue de cire, entourée de roses, dans sa châsse de verre. Je me rappelle d'ailleurs aussi ce qui attira mon esprit technique, ces bougies électriques avec minuterie, chose aussi moderne alors que les I-pods d'aujourd'hui, qui me passionnaient tout autant. Mais aujourd'hui, au-delà de Thérèse, je vois la cassure qui s'est opérée dans la spiritualité chrétienne et spécialement dans la façon de vivre la culpabilité.

Après la guerre, suite au congrès de 1948 de la Fédération mondiale pour la santé mentale, un groupe de psychiatres et de psychanalystes catholiques décide d'examiner la façon dont

34. M. Van der Meersch, *La Petite Sainte Thérèse*, p. 254.

35. J.-F. Six, *Vie de Thérèse de Lisieux*, Paris, Seuil, 1975. Un texte à ne pas manquer à ce sujet : R. Laurentin & J.-F. Six, *Thérèse de Lisieux. Dialogue entre René Laurentin et Jean-François Six*, (Verse et controverse 17) Paris, Beauchesne, 1973.

la culpabilité chrétienne s'est hypertrophiée jusqu'à y produire des formes morbides. Ils se mettent à se réunir régulièrement en congrès et fondent une association, qui porte actuellement le nom assez barbare d'A.I.E.M.P.R. (Association d'études médico-psychologiques et religieuses). Réunis à Rome en 1953, ils parviennent à faire dire au pape Pie XII que personne ne niera qu'il existe souvent un sentiment de culpabilité irrationnel et même que celui-ci peut être morbide. L'année suivante c'est la publication du livre d'Angelo Hesnard *Morale sans péché*<sup>36</sup> avec toute la controverse qu'il suscita. La polémique se concentra sur le problème de la morale sexuelle. C'est autour de cette thématique que la psychologie de la religion s'est focalisée en milieu catholique. On comprendra que la psychanalyse y fût bien reçue. Contrairement aux pays protestants, on ne s'y attarda pas aux conceptions personnelles de Freud qui voyait dans la religion une illusion – utile bien sûr, mais quand même une illusion –, mais on s'attacha à son analyse des rapports entre culpabilité et sexualité.

Je ne referai pas l'histoire de la psychologie de la religion, que j'ai décrite ailleurs<sup>37</sup>. Je rappelle simplement ma conception des choses. Ce qui est typique pour le catholicisme, et ce qui y fait problème, c'est qu'on s'est braqué sur la problématique sexuelle, comme si c'était là que les enjeux de la foi se jouaient. Si on s'y cramponne au sexe – encore toujours, d'ailleurs –, c'est parce qu'on a peur de ne plus pouvoir gérer l'Église si le levier de la culpabilité venait à manquer. On croit ensuite que ce levier est de nature sexuelle et que c'est donc là que gît le secret qui permet de gouverner le cœur des individus.

Revenons à Maxence. Je lance l'hypothèse, encore à vérifier, que *La Petite Sainte Thérèse* pourrait avoir été un tournant dans sa pensée religieuse et qu'en écrivant ce livre il se soit rendu compte de tout le sadisme qui peut se glisser aussi bien dans la culpabilité même que dans l'admiration dévorante qu'elle peut susciter. Et permettez-moi de terminer en disant en famille, qu'elle soit composée des liens de sang ou d'une communauté d'idées : Maxence, nous ne sommes pas sortis de l'auberge. Il nous faut analyser plus profondément l'histoire et les effets pervers de cette culpabilité catholique qui s'est différenciée de la

36. A. Hesnard, *Morale sans péché*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954.

37. P. Vandermeersch, « The Failure of Second Naivete. Some Landmarks in the French Psychology of Religion », dans: J.A. Belzen (dir.), *Aspects in Context. Studies in the History of Psychology of Religion*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 2000, p. 235-279. Et pour les Français du Nord qui peuvent encore lire le néerlandais: P. Vandermeersch & H. Westerink, *Godsdienstpsychologie in cultuurhistorisch perspectief*, Amsterdam, Boom, 2007.



protestante dès la Contre-Réforme et dont le curé d'Ars et la petite sainte Thérèse sont les témoins-martyrs. Il faudra encore des esprits non-conformistes pour poursuivre cette tâche. Mais la famille est là pour ça.